

Jour de souffrance

C'est donc la Nouvelle Vie, que je vois. Son visage tout vieux où brille l'éternelle jeunesse. Juste devant moi et prise d'une précipitation. Je vis que je voyais le temps tomber

Cette émotion

Assise en face de maman qui brusquement n'était plus maman mais Omi elle-même – je fus frappée de distance je voyais Omi qui était maman comme par un épaissement de mon cristallin, grossie par la présence d'une distance perceptible entre nous, une distance de tant de temps, et ce temps était, je le devinai, celui qui s'annonçait, celui qui allait arriver, celui qui viendrait, un folio d'imminences – je ne voyais pas maman, je la distinguais, je la tenais, malgré moi, au bout de cette longue vue invisible que le filtre du pressentiment interpose entre nous lorsque nous sommes tout précipités immobiles dans le futur fatal. Je la vis maquillée d'éloignement, elle me souriait très fort, la proéminence de ses dents brossées d'un étrange éclat d'amour retint

mon regard, elles étaient comme le double de ses dents, qu'elle me tendait tendrement, mon cœur a geint, mon chien intérieur, il s'aplatissait et geignait toutefois maman n'entendait pas mes bruits d'âme

À cette distance je distinguais les prunelles de maman qui riaient, qui riaient, sautillant d'une espièglerie, le bon tour qu'elles me jouaient, « je suis une vieille femme encore humain » dit-elle, ça c'était maman, et ce rire ce n'était pas Omi, mais au moment où j'allais le croire, elle pâlit terriblement, et ce blanc des lèvres c'était Omi – « attends! » dit-elle, secouée d'une petite inquiétude, devinant que j'allais me retirer pour monter dans mon bureau d'écriture, et ça c'était nouveau chez maman ce petit appel effrayé de ne pas savoir ce qu'elle craignait, ce qu'elle voulait, « attends! » et elle cherchait quoi, se souvenir de quoi, ça n'avait jamais été maman ce frêle effroi, ni Omi, « tu veux quelque chose, petite maman? » et ça, ces mots-là sur cette voix, ça n'avait jamais été moi, dans un grand frisson je nous *vis*, nous étions de vieux veaux tremblants qui ayant été déménagés de nuit, à travers d'incalculables ténèbres, depuis un logis habituel, se réveillent dans le jour inconnu d'un autre monde. La veille ne reviendra jamais. Plus jamais on ne grimpera d'un pas vif les marches de marbre de la vie d'avant.

Cette douleur immense, je l'interdis. Je gardai seulement la sensation d'immensité que me donnait ce prodigieux morceau d'heure.

« Je veux une deuxième tartine », dit maman omifiée. Ça n'avait jamais été maman. C'était la première fois. Elle avait trouvé ce qu'elle voulait vouloir. La tartine était la planche sur l'abîme. Solide, vraisemblable, rassurante. « Je-veux-une-deuxième-tartine! » a procuré à Omi-maman la satisfaction qu'on éprouve à ajuster la pièce manquante. Ça c'était bien Omi. Elle a toujours aimé les petits triomphes. Jamais maman jamais n'aurait, n'avait, n'a, pu demander à personne au monde, jamais pu demander, ce qu'elle-même aura toujours fait d'elle-même pour elle-même. Ayant toujours été pour elle-même toute sa maisonnée, sa maîtresse et sa servante, elle-même elles-mêmes. Ça ce n'était donc plus maman. « Elle a changé de place », m'a lancé une pensée.

Alors *sans aucun retard*, du moins perceptible, à la vitesse de la pensée-éclair,

je me jetai d'un bond dans la vieillesse de maman. Puisse, pensai-je, en bondissant, et dans le temps même du bond, maman ne pas sentir, ne pas avoir eu le temps de remarquer la moindre trace de menace d'anachronisme entre nous. S'il y eut un retard, je le comblai. J'allai chercher à la cuisine une deuxième tartine pour maman assise dans la salle à manger devant sa tasse de café au lait *exactement* comme si j'avais mille fois exécuté ce parcours que je n'avais jamais fait. J'inventai une habitude au vol.

« On remplace maman », a brièvement pensé une pensée, et je fis vite comme si ce n'était pas moi, qui pensais, et qui remplaçais maman. Des pensées furti-

vent dans les coins sombres de ma voûte, cela fustige le faite si silencieusement que je doute qu'elles nichent vraiment en haut à droite, ce ne sont peut-être que les ailes illusoires des Craintes. Les Craintes, voilà une espèce de chéiroptères qui échappe à toute observation savante. On ne sait jamais quand leurs menus fantômes impondérables et muets nous frôlent les cheveux si elles sont réelles ou des figures sous le front, si elles sont dans le présent ou si elles filent dans cet autre temps que nous redoutons absolument parce qu'il nous arrivera et ne nous arrivera que comme l'Interdit même. Il nous arrivera et nous n'y arriverons pas. Il est cela qui nous attend pour nous clouer sur nos propres os.

J'ai laissé la pensée se perdre au-dessus de la cuisinière. Ces pensées ont la vie la plus brève. Elles s'éteignent à la vitesse de l'oubli d'un rêve.

Je ramenai à la seconde la tartine désirée, et maman d'étaler la crème soigneusement sur le patron. La passion de la crème, ça c'est Omi.

Ces accélérations me galvanisent le cerveau. Nous habitons dans un nouvel appartement, mon cerveau et moi, beaucoup plus grand et bizarrement conçu que le précédent. Me voir avec Omi pour maman, c'est avoir la canne de vieillesse pour être.

Je notais tout cela avec grandes difficultés et repentirs, boitant les mots, à tâtons inquiets et maladroits, lisant du bout des cils, la vision dite Prémonition, qui occupait tout l'espace du tableau, j'étais pleine de pleurs jusqu'à la lulette –

Je notais tout cela, notais-je, sur un de ces grands cahiers Leader Price que maman m'achetait autrefois – je reprends : qu'elle ne m'achète plus, qu'elle a cessé de m'acheter, d'aller m'acheter, car elle a cessé d'aller au marché, son périmètre de déplacement est raccourci, elle a cessé d'aller dans le jardin seule et par ses propres moyens, tandis que je commençai à tenter de peindre la vision irradiante de maman (saisie muée transie tournée traduite) en Omi, de maman omifiée, j'avais tendu le bras droit vers la pile de cahiers et carnets et tiré du tas au hasard ce qui s'avéra être un de ces grands blocs correspondance meilleur prix *best price mejor precio* qui furent pendant des années la toile signée esprit-de-maman sur laquelle j'ai tant peint. Ce cahier, vis-je, contenait une première page datée du 12 Juillet 2003, ce qui est une indication incertaine car toutes les dates qui jalonnent mes textes sont des demifictions, des inexac-titudes au secret, même pour moi. Ce cahier ajoutait ainsi un temps flottant à l'ensemble des temps qui se pressaient, peuple de traces chéries et anxieuses, tout au-tour des bords de la Vision Vraie.


Je vis que je voyais la Vérité. Je voyais vrai. Je gardais son silence. Pourtant j'eus un besoin presque de le briser, un besoin audacieux, téméraire mais timide, un besoin timénaire, un de ces mouvements de l'âme qui sont prêts à fuir en avançant un pas. Alors je dis : « Ça va maman? » Et plus précisément : « Est-ce que ça va maman? » Ainsi je la pressai un peu. J'entrebâillai la porte pour la Vérité. Elle était omifiée, mais quand

même maman. Elle pourrait tout me dire un peu. Je me rendais bien compte que tout ce qui nous arrivait était très difficile à dire, à penser, à penser dire, on n'est sûr de rien, on est sur rien, assis un peu de côté de l'autre, il y a de l'amphibologie partout, dans les articulations, dans les monologues intérieurs, et pour cause, ce genre d'altération, à la fois nette et fluctuante, gagne tous les personnages, du moment que maman était Omi aussi moi aussi, j'étais affectée d'un léger bégaiement de la pensée, je parlais à maman, mais je sentais bien qu'une des intonations de ma voix, une certaine flexibilité, provenait de la voix que j'adressais autrefois, il y a bien longtemps, à Omi. Je reconnus même, dans une façon de me pencher en avant, et de pousser mes mots, en petit nombre, et comme des bouchées de pain, vers ses yeux, la sorte de gentillesse que je destinais dans le temps à Omi, en considération de son âge, de sa très petite taille, de ce que les exils avaient fragilisé sa force, et j'en fus malheureuse. Être gentille avec maman me prit de tristesse.

Que je puisse avoir la force de conscience qu'il faut pour noter ces traits de décalage, ces processus de contamination, dans un moment où la bourrasque d'une émotion me projetait virtuellement par terre à côté de ma chaise, aux pieds de maman, cela montre bien à quel point le choc de l'apparition m'avait fendue, disjointe, et comme moi-même je m'étais assez étrangère, sous le coup de l'Omification de maman. La question se leva en moi : maman, par réfléchissements, avait-elle

une Vision de « moi » retouchée? Voyait-elle, dans mes aspects, que je voyais en elle quelque chose qu'elle ne voyait pas ou qu'elle se cachait peut-être et qui m'inquiétait? Quand je dis « ça va, maman? », c'est une question grave, intense, je veux dire : « où ça va, maman? Le sais-tu? », je la pose un instant sur la table, devant sa tasse de café au lait, puis « au téléphone », c'est-à-dire à ce téléphone invisible avec lequel on s'introduit plus profond, de pensée à pensée, comme cela elle pourra peut-être me dire les choses qu'elle range soigneusement de côté, derrière une encoignure de pensée étroite comme une boîte, afin d'éviter de les perdre tout à fait, et afin en même temps de ne pas pouvoir les retrouver. Les choses qui sont dans sa tête et qu'elle ne reconnaît pas et qui la préoccupent comme une chemise en soie écrue qu'elle porte depuis quelque temps avec une certaine surprise car elle se demande tous les jours d'où elle vient. En proie à la sensation décrite par Freud, sous le nom d'impression-écran de jamais vu. Le mystère de la chemise occupe toutes ses réflexions. Si elle pouvait le résoudre, il lui semble que Tout ce qu'elle se cache lui serait révélé. La soie écrue ressemble au morceau de toile verte tendu devant un pan de vitrage qui a été cassé à une fenêtre de l'office, afin d'engluer l'attention du narrateur qui comptait traverser la pièce à la recherche du temps passé, croyant qu'il était dans le salon, alors qu'il était de l'autre côté. D'où ça vient? se demande-t-elle toutes les deux ou trois heures. La soie résiste. Ma mère aussi. Où allons-nous? me demandé-je

— | | —





Peut-être, pensais-je, elle pourra me dire une phrase-clé dans la suite de « Je suis une vieille qui est encore humain », et qui me permettrait peut-être d'obtenir une indication claire et immédiate de la station où elle m'attend, et qui maintenant m'est inaccessible. Elle est peut-être en avance sur moi. Peut-être était-elle depuis longtemps en voie d'Omification et attendait-elle humblement et patiemment que je la rejoigne? Que je la reconnaisse?

— « Oui, ça va bien mafille, et toi tu as bien dormi? ». Son filet de voix crépicelle, trébuche, frise la casure et d'un effort vibrant se hisse au mi.

Je perds du temps.

C'est une perte affreuse que je fais moi-même, en faisant tous les efforts



— Où allons-nous? dis-je. — À Londres, dit le rêve. Prépare-toi. Le rêve découvre mon nouvel appartement, pendant que je prépare mes bagages. C'est un beau matin. Le rêve est enceinte. À la vue de son ventre je corrige : c'est donc une Rêve. Surtout ne pas rater le train. La Rêve est vive, active, et sous les yeux ronds et chauds est attaché le sourire de maman. Elle trouve l'appartement beaucoup plus grand que l'autre. Moi-même je le trouve intéressant, agréable, clair, sans arrière-pensée. On entend un chœur d'écoliers. Il y a sans doute une école tout près. En approchant de la baie on donne sur un sentier étroit fleuri peuplé d'une file

d'écoliers, qui bourdonnent comme les jours actuels et comme le bourdonnement de ma mère quand elle inspecte la file des géraniums, son bras noué à mon bras. Je suis un peu distraite, je me perds en associations de pensées je suis une comparaison, je m'égare, la Rêve est prête. Il faut prendre le petit déjeuner. On doit être à Londres à 10 heures, pas plus tard. 9 heures à l'aéroport. Il va être 8 heures. J'ai encore une heure. Les heures bourdonnent. Londres sonne. – Londres? distu. Qu'est-ce que Londres? Elle ne me répond pas. Je secoue Londres, l'onde, l'ombre, long, londi, allons dre. Allons hâte-toi, la Rêve est devant toi. Je rassemble mes affaires cela donne la mesure de la Dispersion, c'est comme rassembler la dispersion, il y en a partout à oublier et voilà que je suis traversée par la lame chauve d'une Crainte. La Crainte d'Oublier voltige devant moi, et naturellement j'en oublie l'urgence de rassembler. Si je pouvais mettre ma valise sur le divan, que mettrais-je sur le divan? Selon Wilhelm Stekel le bagage que l'on emporte est le poids des péchés par lesquels on se sent écrasé. J'hésite. Mes péchés m'échappent. Ah! les affaires de toilette. Et le mot toilette, depuis le temps qu'il m'apostrophe. Un moqueur de première. Toi, à qui il manque une lettre toujours, comme il manque une dent à la cantatrice qui attirepousse Stendhal. Mais, dis-je, cette valise c'est maman qui me l'a donnée. Je l'aime. Je pourrais emporter la valise, la valise même, cela suffirait à mes besoins. D'ailleurs selon Freud il est précisément fréquent que les bagages symbolisent d'une

manière certaine nos propres organes génitaux. Selon moi la valise est l'utérus de rêve. La Rêve a sa valise devant, ma mère voyage avec son sac sur le dos. De mon côté, je ne me sépare jamais de ma valise pleine de carnets uniques. La valeur de ma valise augmente avec le temps. Ses pouvoirs ne cessent de croître, en réalité, symboliquement, en français et en mémoires. Elle peut presque tout. Et avec charme et discrétion. Elle est marron clair. Voici sa nouvelle fonction : depuis cette année elle a pris le rôle de Tombe

Enfin je le fais : mettre la valise sur le divan. Chaque mot, chaque geste, compte. Je l'ouvre. Elle est ouverte. Une idée me vient : peut-être que le plaisir totalement incompréhensible et paradoxal et par conséquent inaccepté par moi et maintes fois repoussé du pied sous le divan pendant toute l'année, qui s'est introduit en coin dans mon espace mental, une curiosité psychique dont je n'ai parlé à personne, caractérisée plutôt par l'absence de répulsion, d'horreur, de rejet, là où on s'attendrait normalement à en trouver, et par la présence indéniable d'une sensation de bien-être là où toute personne éprouverait de la peur, peut-être que ce genre de bonheur passable, dont je n'avais jamais entendu parler, et qui s'est levé au printemps lorsque j'eus acquis la tombe, peut-être que ce corps étranger qui a poussé dans ma tête, qui devrait me tuer et ne m'empêche pas de vivre, ce caveau dans le cerveau avec lequel, à ma grande surprise, je fais bon ménage, trouverait une explication dans la valise : soit que de la tombe je me refasse la valise.